

Vers une vraie guérison

En juin 1997, le cardinal Godfried Danneels, archevêque de Malines-Bruxelles, a publié une réflexion pastorale sur l'onction des malades, un des « sacrements de guérison » par lesquelles l'Église met en œuvre son ministère de la santé – morale, physique, psychologique et spirituelle – auprès du peuple qui lui a été confié. Nous présentons ici le texte intégral proposé par le cardinal.

RÉSUMÉ

La communauté ecclésiale continue l'œuvre du Christ auprès des malades par les sacrements de guérison : réconciliation, onction des malades et Eucharistie. L'onction des malades avait été peu à peu réservée aux mourants et vue seulement sur le plan spirituel. Pourtant la liturgie montre qu'elle s'adresse à la totalité de la personne, confrontée dans la maladie grave à quatre niveaux de rupture : au plan corporel, au plan psychologique, dans son rapport à l'environnement et dans sa relation à Dieu. Cette approche globale, redécouverte depuis Vatican II, rétablit le malade dans l'unité du Corps du Christ. Le nouveau rituel a mis l'accent sur la guérison des malades et la dimension communautaire du sacrement. Celui-ci doit être intégré dans l'ensemble des autres possibilités offertes par la pastorale des malades : les pèlerinages, la conversion, le pardon des péchés, les gestes de compassion.

PERSPECTIVES

Dans sa réflexion sur l'onction du malade, le cardinal Danneels met en évidence les résultats des recherches théologiques les plus récentes sur le sujet. En même temps, il situe le sacrement dans le monde d'aujourd'hui où la parole de l'Église n'est pas la seule offerte aux personnes qui souffrent ou qui vivent leurs derniers jours sur cette terre. À cet égard, il reprend certaines idées exprimées dans ses lettres pastorales où il parle du nouvel âge et de la réincarnation (voir « Pour aller plus loin », p. 43).

Texte dans *Pastoralia*, n. 6, juin 1997. Voir aussi DC 1997, n° 2170, p. 982-985.

Les sacrements de guérison

Par les sacrements de l'initiation nous portons la vie nouvelle du Christ. Mais nous la portons « dans des vases d'argile » (2 Co 4, 7), dans une existence encore soumise à la souffrance, à la maladie, au péché et à la mort. Le Christ, qui a remis les péchés et guéri les malades, a voulu que son œuvre de guérison et de **santé** continue dans l'Église, par la grâce de l'Esprit-Saint.

Les sacrements de **guérison** (réconciliation, onction des malades et Eucharistie) sont comme un condensé du soin que l'Église a de l'hygiène de son peuple. Ils sont le ministère de la santé de l'Église : la santé morale, physique et psychologique, mais aussi la santé spirituelle.

« Si quelqu'un est malade... »

L'onction des malades s'est lentement émanée d'un univers médical un peu primitif. Au début, elle concernait surtout la maladie physique : « Si quelqu'un est malade, qu'il fasse appeler les responsables de la communauté et qu'ils prient... La prière de foi sauvera le patient... » (cf. Jc 5, 14). La prière accompagne « une onction d'huile au nom du Seigneur ». Cette onction ne fait que ritualiser la prière de foi. L'expression de l'Épître de Jacques (15, 15), « le Seigneur le relèvera », évoque aussi la résurrection. Le texte ajoute : « et si le malade a des péchés, il lui sera pardonné ».

Plus la science médicale s'est développée de manière autonome, plus l'Église a accentué la guérison spirituelle, à tel point qu'on finit presque par oublier les effets de guérison corporelle. Heureusement la liturgie conserve dans ses prières de vieilles choses que l'on pense parfois devoir laisser tomber. Celles-ci subsistent dans les formules liturgiques, comme si elles étaient surgelées,

jusqu'au jour où, dans un autre climat, elles se réveillent. Malgré la tendance spiritualisante, qui a commencé vers le IV^e siècle et a duré des siècles, l'Église n'a jamais changé les textes et sa liturgie est restée « holistique » : elle s'adresse à la personne, corps et âme. Ainsi certaines prières après la communion conservent encore aujourd'hui la trace de l'effet de l'Eucharistie sur l'être humain tout entier.

Les prières sont donc restées comme des organes témoins d'une approche plus complète et plus unifiée de l'existence. Maintenant que notre culture redécouvre le corps et l'unité de l'être humain, on s'intéresse à nouveau à la dimension corporelle. On redécouvre toute la gamme psychosomatique et spirituelle du sacrement des malades.

Entre la technologie médicale et le retour des guérisseurs

Il faut situer ce sacrement entre les techniques médicales, considérées comme presque toutes puissantes, et le retour des guérisseurs, des devins et des enchanteurs, des amulettes et des potions magiques. Ces deux extrêmes se caractérisent par les mêmes excès. D'une part, la technologie médicale réduit la maladie à ses aspects quantifiables (température, nombre de globules...) et aux définitions des encyclopédies ; d'autre part, la thérapie des guérisseurs réduit la maladie à ses aspects mythologiques et magiques (influence des esprits et des sorts).

L'onction des malades n'est ni une technique de guérison, ni une magie. C'est un sacrement. La maladie est un phénomène humain qui affecte toute la personne. Elle déborde des aspects quantitatifs. Il y a une énorme différence entre le fait de sentir la fièvre, la sueur et l'angoisse, et le fait de lire sur un thermomètre 39,7°.

À maladie globale, guérison globale

La maladie est un état de rupture sur tous les plans. La première rupture se manifeste dans le rapport au corps. Quand je suis en bonne santé, je réalise mes projets sans avoir

La maladie est un phénomène humain qui affecte toute la personne. Elle déborde des aspects quantitatifs.

conscience de tous les intermédiaires physiques. Mais si j'ai des rhumatismes, le moindre mouvement me rappelle que mon corps n'est plus ce serviteur fidèle et qu'il est devenu comme un âne rebelle.

Le second niveau de rupture se situe au plan psychologique. Il affecte mon rapport au cosmos. Quand on se promène en bonne santé, la nature apparaît différemment que lorsqu'on est presque mourant. Le rapport au temps est aussi affecté. Le temps devient plus long, il ne passe pas, il inquiète.

La rupture avec l'environnement familial et professionnel affecte la vie relationnelle et conduit le malade dans une profonde solitude. Ces sentiments de rupture envahissent aussi l'âme ; ils atteignent la relation à Dieu, car toute maladie provoque un « Pourquoi ? » : « Pourquoi moi ? », « Pourquoi maintenant ?... ».

La guérison n'est complète que lorsque toutes ces ruptures sont cicatrisées. On peut sortir de l'hôpital rétabli sur le plan médical sans être guéri humainement. Si je ne suis pas réconcilié avec ma finitude, je ne suis pas guéri, même si mon dossier médical est classé. Guérir, c'est me réconcilier avec mon corps diminué et souvent handicapé ; retrouver ma place dans le cosmos et dans mon environnement ; retrouver les autres et Dieu et pouvoir vivre avec mes « Pourquoi ? ». Le sacrement des malades est guérison du corps, de mes relations avec mon prochain et ma famille, avec mon environnement, avec la vie et la mort, et avec Dieu. Il y a des passerelles entre ces niveaux. Nous n'en connaissons pas très bien le fonctionnement mais tout le monde sait que quelqu'un qui a beaucoup de courage a plus de chances de guérir que quelqu'un qui se laisse aller.

La maladie réduite au mystérieux ?

Du côté des guérisseurs, on passe à l'autre extrême. La maladie n'est plus réduite à ses aspects quantifiables, mais à ses aspects mystérieux. Il faut chasser le mal par des rituels magiques, des produits et des objets mystérieux (essences, épices, amulettes, sacrifices de poulets, sang...). On traite le mal comme une hantise. Il faut échapper à l'œil mauvais.

L'onction des malades ne se réduit pas à un rituel. Elle considère l'être humain, corps et âme, en tant que fils de Dieu et frère des hommes, et gérant de la nature. Le malade est regardé avec les yeux du Christ qui avait cette approche globale. L'exemple typique en est la guérison du paralytique dont même les péchés ont été remis.

Les fruits du sacrement

Ce sacrement unit le malade au Christ : il le consacre et le greffe sur le Christ, car le Seigneur est le seul qui ait pu restaurer l'har-

monie par sa victoire sur le mal. Il a rétabli tous les liens que le péché avait rompus : les liens avec le corps, restaurés par sa résurrection qui annonce la nôtre ; avec le monde, en sauvant le cosmos ; avec nos frères et sœurs, en remettant les péchés et en fondant l'Église comme communauté ; avec le Père, en disant lui-même « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » et en passant à travers ce « Pourquoi ? » jusqu'à s'en remettre totalement au Père.

Ce sacrement a donc des effets très importants. Il unit le malade au Christ souffrant, qui passe à travers sa souffrance, à sa mort et à sa résurrection ; il le réconcilie avec Dieu par la rémission de ses péchés et par le rétablissement de la confiance qui favorise l'abandon filial : il le resitue dans la communauté, car les malades consacrés constituent un « ordo » dans l'Église, comparable à celui des veuves et à celui des vierges ; il rétablit l'harmonie, en le réconciliant avec la maladie et la mort ; en tout cela, il contribue à la guérison. Ces multiples effets découlent de ce qu'est la maladie de l'être humain considéré dans sa totalité. S'il y a quatre niveaux de rupture, il y a quatre niveaux de guérison.

LA PASTORALE DE LA SANTÉ : UN HÉRITAGE À METTRE EN VALEUR

Dans l'exhortation apostolique post-synodale *Christifideles laici*, le Pape Jean-Paul II invite l'Église à renouveler sa pastorale de la santé en puisant dans la longue expérience qui est la sienne dans ce domaine.

53. (...) La communauté chrétienne a transcrit, de siècle en siècle, dans l'immense multitude des personnes malades et souffrantes, la parabole du bon Samaritain, en révélant et en communiquant l'amour de guérison et de consolation du Christ. Cela s'est fait par le moyen du témoignage de la vie religieuse consacrée au service des malades et par l'engagement infatigable de toutes les personnes qui s'occupent des services de santé. Aujourd'hui,

même dans les hôpitaux et les maisons de soins catholiques, on voit s'accroître, jusqu'à devenir parfois totale et exclusive, la présence des fidèles laïcs, hommes et femmes : c'est justement eux, médecins, infirmiers et infirmières, tout le personnel de santé et les aides bénévoles, qui sont appelés à être l'image vivante du Christ et de son Église dans l'amour envers les malades et les souffrants.

54. Il faut que cet héritage si précieux que l'Église a reçu de Jésus-Christ, « médecin de la chair et de l'âme » (S. Ignace d'Antioche), ne diminue pas, mais qu'il soit de plus en plus mis en valeur et enrichi, grâce à une reprise et à un nouvel élan de l'action pastorale pour et avec les malades et les

personnes qui souffrent. Ce doit être une action capable de soutenir et de promouvoir attention, présence, écoute, dialogue, partage et assistance concrète apportés à la personne dans les moments où, par la maladie et la souffrance, est mise à rude épreuve non seulement sa confiance dans la vie mais aussi sa foi même en Dieu et en son amour de Père. Ce nouveau pastoral trouve son expression la plus signifiante dans la célébration sacramentelle avec et pour les malades, comme force dans la douleur et dans la faiblesse, comme espérance dans le désespoir, comme lieu de rencontre et de fête. (...)

Pour le texte intégral de *Christifideles laici*, voir DC 1989, n° 1978, p. 152-196.

Depuis Vatican II

Après une période de « matérialisation » où l'accent était surtout mis sur l'huile appliquée au corps, tel un remède primitif dans l'Antiquité, on est passé à une période de spiritualisation excessive au Moyen Âge.

Depuis Vatican II, on retrouve un équilibre qui procède d'une vision beaucoup plus globale de la personne et de sa maladie. La prière sacramentelle lie le don de la grâce et le salut du corps, la libération du péché et le relèvement du malade.

Aspects pastoraux du rituel

1. Le changement de nom. « L'extrême onction, qu'on peut appeler aussi et mieux l'onction des malades » (Vatican II, SC, 73) n'est plus seulement un sacrement pour ceux qui vont mourir, c'est le sacrement de la maladie grave. Il ne doit pas être administré dans n'importe quelle situation de souffrance. Il faut qu'il y ait des ruptures telles que l'être humain en soit profondément déstabilisé. Ces ruptures ne sont peut-être pas toujours visibles, ou dangereuses au point de conduire à la mort, mais il faut qu'elles concernent gravement l'ensemble de la personne ; le corps, le psychisme et l'âme. Quelqu'un qui est en état de dépression par exemple ne doit pas nécessairement recevoir l'onction des malades, car l'onction n'est pas le seul sacrement destiné aux personnes qui souffrent. Celles-ci doivent pouvoir être soutenues par la communion et par le sacrement de réconciliation, et par d'autres célébrations et prières de la communauté.

Pour recevoir l'onction des malades, il faut donc être dans une situation de profonde déstabilisation : une maladie grave ou un état de fragilité qui s'accroît, comme dans le cas des personnes âgées « dont les forces déclinent beaucoup » (*Rituel*, 61). Il ne s'agit donc pas d'un sacrement du troisième âge. Là on exagère dans l'autre sens. Certaines personnes reçoivent parfois systématiquement le sacrement des malades au cours de retraites ou de pèlerinages de personnes âgées alors qu'elles sont encore pleines de dynamisme et de santé.

La célébration communautaire souligne à quel point la place du malade dans la communauté croyante est importante pour sa guérison.

2. La dimension communautaire. Jusqu'alors le sacrement était surtout vécu comme une démarche privée. Le sacrement et le malade se retrouvent désormais au cœur de la mission de l'Église comme communauté de guérison et comme Corps du Christ au sein duquel les malades qui offrent leur vie ont une mystérieuse fécondité. La célébration communautaire du sacrement manifeste que l'onction des malades est comme un diamant au sein d'un écrin. Cet écrin est constitué par tout ce que la communauté chrétienne fait pour contribuer à la guérison de ses membres (visite, soins médicaux, accompagnement pastoral, animation des loisirs...). En outre la célébration communautaire souligne à quel point la place du malade dans la communauté croyante est importante pour sa guérison. D'ailleurs la prière après l'onction « pour demander le retour à la santé » : « Père... (que le malade) retrouve la santé qu'il reprenne sa vie normale et qu'il puisse avec un cœur renouvelé, te rendre grâce dans l'assemblée de tes fidèles ».

3. Le titre : « *Rituel de l'onction des malades et de leur soin pastoral* » (Paul VI, 1973 ; adaptation française 1976), souligne bien que l'on ne peut séparer le sacrement ni des autres soins médicaux ni de l'ensemble de la pastorale des malades. À l'intérieur de cette communauté, les prêtres ont quelque chose qui leur est propre. Ils agissent vis-à-vis du malade au nom du Christ-Tête, ce qui est réservé au ministère ordonné. Mais ils ne sont pas les seuls. Les familles et les accompagnateurs de malades agissent au nom du Christ-Corps. Les prêtres agissent sur le plan sacramentel. Ce régime n'est pas le seul registre de la guérison dans la communauté, mais il est original.

(*) Pour une réflexion récente sur le sens du pèlerinage, voir « Le pèlerinage dans le grand Jubilé de l'An 2000 », texte du Conseil pontifical pour la pastorale des migrants et personnes en déplacement (DC 1998, n° 2185, p. 604-618).
(**) Voir encadré p. 6 et « Pour aller plus loin » p. 21.

Depuis toujours le fait de donner le sacrement des malades est réservé au ministère ordonné, car la bénédiction de l'huile par l'évêque était essentielle et était considérée comme l'apport du ministère ordonné dans ce sacrement. L'autre bénédiction n'était qu'une application de cette huile bénite par l'évêque et puisée dans ce vase. Cela signifie qu'on ne se donne pas à soi-même le sacrement. Le fait qu'il s'inscrive au cœur d'une démarche parfois longuement préparée par des visiteurs de malades, ne justifie pas que ceux-ci seraient plus habilités à donner ce sacrement. Pas plus que des catéchistes ou des accompagnateurs de séminaristes ne seraient plus indiqués pour donner le sacrement de confirmation ou celui de l'ordination. De l'accompagnement au sacrement, on passe à un autre registre. Tout l'accompagnement humain, spirituel et médical, est l'expression du Christ-Corps. La tête n'est pas séparable de ce corps, mais il n'y a pas de corps sans tête non plus. Les deux ne peuvent être ramenés à une seule confusion, alors qu'ils se conditionnent mutuellement.

D'autres liturgies pour les malades

Il existe d'autres liturgies fort anciennes pour accompagner les malades. Par exemple la prière sur le malade avec imposition des mains, que tout le monde peut faire. C'est un « sacramental », qu'on pratique trop peu. Tout visiteur de malade peut prier sur le malade et lui imposer les mains.

Les pèlerinages (*), les soins médicaux, les gestes de compassion, le témoignage de la charité, la journée des malades (**), tout cela appartient au ministère global de guérison confié à la communauté. Le Christ opère son œuvre de guérison à travers la charité et la solidarité de ses membres. Le sacrement invite le malade, que l'épreuve peut replier sur lui-même, à reconnaître la présence du Christ dans tous ceux qui l'entourent et le soutiennent par une activité thérapeutique.

Beaucoup d'offres dans le champ du religieux

Les pèlerinages ne sont pas l'apanage du christianisme. Ils appartiennent au fond commun du religieux. On en trouve dans toutes les religions, chez les païens et chez les juifs. Ce qui est propre au christianisme, c'est la guérison demandée et reçue dans la foi au Christ qui nous réconcilie avec nous-mêmes, avec le monde, avec nos frères et avec le Père. Dans la guérison chrétienne, Dieu est central et transcendant. C'est lui qui agit et nous ne devons rien manipuler. Dans la guérison païenne, c'est l'homme qui agit en trompant la nature et en lui soutirant ses secrets et ses potions magiques, comme si les hommes devaient voler le feu aux dieux. L'homme reste central et replié sur lui-même. Dans la foi chrétienne, le malade s'en remet par le Christ à l'auteur de la vie et au Père.

Parmi ceux qui se rendent au chevet des malades dans les maisons et dans les hôpitaux, il y a des croyants de toutes religions, et aussi des guérisseurs de tous bords. Il suffit de parcourir les pages d'un annuaire spécialisé ou de recueillir la publicité qui tombe dans les boîtes aux lettres. Ce n'est pas étonnant. Il en ira de plus en plus ainsi, car l'Église n'est plus la seule à quadriller la so-

TEXTES BIBLIQUES À MÉDITER

Voici quelques textes bibliques qui peuvent aider à méditer quand on se trouve face à la souffrance et à la mort :

- « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent pas tuer l'âme... » (Mt 10, 28 -33)
« De grandes foules vinrent à lui, avec des boiteux, des aveugles, des estropiés, des muets, et beaucoup d'autres infirmes ; on les déposa à ses pieds et il les guérit. » (Mt 15, 29-31)
- « Qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? la détresse ? l'angoisse ? la persécution ? la faim ? le dénuement ? le danger ? le supplice ? (...) J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni les esprits ni les puissances, ni le présent ni l'avenir, ni les astres, ni les cieus, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus Christ notre Seigneur. » (Rm 8, 35. 38-39)
- « Si l'un de vous est dans la souffrance, qu'il prie ; si quelqu'un est dans la joie, qu'il chante le Seigneur. Si l'un de vous est malade, qu'il appelle ceux qui exercent dans l'Église la fonction d'Anciens : ils prieront sur lui après avoir fait une onction d'huile au nom du Seigneur. » (Jc 5, 13-14)

ciété. Toutes les « firmes » sont maintenant présentes sur le marché. Et si l'Église devient une minorité, elle sera de plus en plus confrontée à la multiplicité de ces propositions, dont les effets psychologiques peuvent être parfois plus impressionnants que ceux du sacrement, dont les effets se déploient sur différents registres, dans un contexte de foi chrétienne.

De tout temps, l'Église propose, pour lutter contre les pratiques magiques, des rites qui assurent aux fidèles en même temps la guérison corporelle et la rémission des péchés. « Puisque nous pouvons trouver les deux dans l'Église, pourquoi, en recourant aux enchanteurs, aux sources et aux arbres, aux amulettes diaboliques, aux haruspices et aux devins, des malheureux s'acharnent-ils à se faire un mal immense ? » (Césaire d'Arles, VI^e siècle, *Sermon* 13).

C'est la situation courante de l'Église, dans les pays de mission, mais aussi sous le couvert de la chrétienté. Aujourd'hui le retour du religieux fait courir vers toutes sortes de formes de guérison. Il n'est pas étonnant que de telles pratiques rencontrent du succès, car elles ne demandent aucune conversion.

Réconciliation et onction des malades

L'Église a toujours insisté sur la conversion. Il est normal que lorsqu'on est malade on se laisse guérir au niveau de ses péchés, car il s'agit là aussi d'un niveau de rupture, et qu'on recoure au sacrement de réconciliation avant de recevoir celui des malades. Cependant, dans la souffrance, on n'est pas toujours en état de faire cette démarche, et donc on peut passer au sacrement des malades dont une partie est d'ailleurs consacrée à la préparation pénitentielle. La prière pour la rémission des péchés ne s'accompagne pas nécessairement de l'absolution sacramentelle, mais il n'est dit nulle part qu'il faut absolument l'absolution pour obtenir la rémission de ses péchés. Celle-ci n'est obligatoire que dans une situation de péché grave. Si quelqu'un est en possession de ses moyens et a commis de graves péchés, il est normal qu'il se confesse avant. Lors des célébrations communautaires, certains malades n'ont plus eu depuis longtemps un contact avec le sacrement de réconciliation. On peut

tout de même les y inviter ! Autrefois le pardon des péchés était la fonction principale ; aujourd'hui l'appel à la conversion est si faible qu'on ne pose presque plus d'exigence. « Venez, c'est pour rien !... ». Mais les malades ont aussi besoin d'une catéchèse. Souvent on se dit : « Ce sont des vieilles personnes... on les oint toutes », mais cela ne garantit pas que le sacrement sera très fécond.

La Journée des malades

En principe cette Journée devait encourager la communauté à prendre soin de ses malades sur tous les plans : elle offre l'occasion de fortifier la foi mise à l'épreuve de la maladie et de la faiblesse ; de donner une catéchèse sur ce sacrement peu connu, qui n'intéresse pas beaucoup les bien-portants et qui étonnera peut-être les personnes souffrantes.

Mais cette Journée, comme la plupart des Journées dans l'Église, est devenue l'occasion d'une campagne très sécularisée. La Journée des malades peut avoir un sens non chrétien aussi, mais on ne peut pas tout réduire aux aspects caritatifs et festifs. Envoyer des fleurs et des cartes, visiter les malades, c'est important, mais il ne faut pas nécessairement appeler cela « Journée chrétienne des malades ». C'est comme pour la « fête des mères » : c'est pour toutes les mères ! Certes, c'est la fête des malades, mais que leur donne-t-on de typiquement chrétien ? ■

POUR ALLER PLUS LOIN

Pour des dossiers sur la place de la liturgie dans la pastorale de la santé, voir :

- « Liturgie et pastorale de la santé », dans *La Maison Dieu*, n° 205, 1^{er} trimestre 1996 ;
 - « Fragilités humaines et liturgie », dans *La Maison Dieu*, n° 217, 1^{er} trimestre 1999 ;
- (*La Maison Dieu* est une revue trimestrielle du Centre national de pastorale liturgique.)

Pour d'autres réflexions pastorales du cardinal Danneels sur des questions liées à la guérison ou à l'accompagnement des mourants, voir :

- « Le Christ ou le Verseau », lettre pastorale pour Noël 1990 (voir DC 1991, n° 2001, p. 117-129) ;
- « Au-delà de la mort », lettre pastorale pour Pâques 1991 (voir *Questions actuelles* n° 2, Mai 1998, p. 21-30) ;
- « Dire adieu. Vivre dans la fragilité », lettre pastorale pour Pâques 1995 (DC 1995, n° 2116, p. 481-494).